

S'adresser au bureau du journal de 8 heures du matin à 6 heures du soir

Rédaction et Administration

URUGUAY 26

(Imprimerie Latine)

# UNION FRANÇAISE

PETIT

JOURNAL DU MATIN

Un an, 10 fr. 00  
Six mois, 6 fr. 00  
Trois mois, 3 fr. 00  
Un mois, 1 fr. 00

Le numéro du jour, 0 fr. 05

Les abonnements partent du 15 de chaque mois

Année IV Num. 872-752

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO - Mercredi 28 Mars 1894

## Le manifeste des Quatre

Ils sont quatre—quatre comme les fils d'Aymon, duc de Dordogne selon les uns, prince des Ardennes selon les autres, quatre comme les mousquetaires du vieux Dumas, bien que l'un d'eux-ci fut en même temps évêque—ils sont quatre représentants du peuple (ou des polices de la République) qui ont éprouvé la «nécessité morale» de faire savoir à leurs compatriotes, à leurs contemporains et à la postérité, qu'il n'y eut aucun mobile inavouable dans l'évolution décisive qui les fit passer du camp des indépendants à la ménagerie du docteur Herrera pour y faire croquer leur vote par M. Idiarte Borda.

Cette préoccupation ou ce scrupule, ce souci de l'opinion publique ne saurait être blâmé. C'est déjà quelque chose, en effet, c'est beaucoup mieux, que de voir d'aussi nobles et puissants seigneurs, par les temps bigarrés et les circonstances spéciales dans lesquelles nous nous agitions, montrer quelque condescendance envers le peuple et descendre à s'expliquer avec lui.

Il y a là le principe ou le signal d'une réaction démocratique qui a dû bien étonner, sinon scandaliser, un grand nombre de leurs collègues.

Quelques-uns même ont dû trouver que ces messieurs donnaient un exemple déplorable, et il ne faudrait pas s'étonner si, dans une prochaine séance de la Chambre, le très honorable M. Silva ou l'incorruptible docteur Segundo demandaient l'expulsion au moins temporaire de ces perturbateurs de l'ordre social élaboré selon la formule hérédiste.

Hatons-nous, dès lors, avant qu'on les excommunie, de proclamer leurs noms et de leur tresser une couronne de chrysanthèmes. Ils l'ont bien méritée.

Par malheur, même quand ils sont investis d'un mandat législatif mal acquis, les hommes ne sont point parfaits, et leurs manifestes les plus sageusement conçus, les plus patriotiquement inspirés portent la trace de cette imperfection. C'est ainsi que, tout en félicitant bien sincèrement M. M. Albert Munilla, Jules Lamarc, Jean M. Echeverri et Isidoro Viana, de leurs explications, il ne nous est pas possible de nous en déclarer absolument satisfaites.

Non pas, certes, que nous ayons l'irrespectueux hardiesse de considérer comme une désertion l'acte de sagesse politique qui fut—ils nous l'affirment—une holocauste de leurs affections personnelles sur les autels de la tranquillité publique!

Non! Non!

Mais nous nous demandons s'il est bien vrai, comme le disent encore ces messieurs, que «le pays—quand ils se sont décidés à ce sacrifice igné—leur demandait déjà à grands cris une solution quelconque».

Une solution, oui, mais une solution quelconque...

Y pensez-vous, M. Munilla? ne trouvez-vous pas que «quelconque» est un peu exagéré, cher M. Lamarc?

Outre que cette façon de traiter la solution Borda est si cavalière qu'elle en résulte un peu impertinente, il ne nous semble pas que l'assertion soit absolument exacte.

Nous avons l'oreille assez fine et l'ouïe assez exercée, nous vivons assez près de la foule et nous prenons trop d'intérêt à ses cris pour ne pas savoir ce qu'elle a pu demander, même sans forcer la voix.

Or, s'il est bien vrai que le pays demandait une solution, s'il est rigoureusement exact qu'on a crié: Assés! Assés! sans attendre même la quarantième scrutin, il n'est moins, il ne l'est même pas du tout qu'on ait réclamé une solution quelconque.

Bien plus, il serait facile d'établir et de démontrer que les clamours populaires et les sommations du pays ne se sont pas adressées au seul instant au groupe que les Quatre Mousquetaires, pardon, les quatre représentants, ont cru devoir abandonner.

Ce n'est pas aux Indépendants que l'on criait: Assés; ce n'est pas à eux que s'adressaient les huées de la Capitale; ce n'est pas sur leurs têtes que se déchaînait la tempête des sifflets quand on laissait la foule stationner aux abords du Palais Legislatif.

M. Echeverri le sait bien, et M. Viana ne peut pas l'ignorer.

Le pays n'avait que des sympathies, il ne témoignait que de l'admiration pour les Indépendants qui ont tenu en échec, pendant vingt jours, les assermentés de la conjuration hérédiste.

La presse tout entière, —exception faite des deux organes créés tout exprès pour l'apologie ou la défense du docteur Herrera—approuvait leur attitude, louait leur constance, encourageait les efforts faits par eux pour assurer le triomphe de l'un des candidats populaires.

Aucune affirmation ne saurait prévaloir à cet égard, contre l'éclatante manifestation de sympathies qui n'ont pas faibli un seul instant, au cours de ces vingt journées d'incertitudes cruelles et d'angoisses patriotiques.

Les Quatre se trompent, par suite, radicalement, quand ils justifient leur évolution par le désir de donner satisfaction à un vœu populaire.

Il n'y a pas eu d'autre vœu populaire que celui de voir triompher le candidat des Indépendants, par l'adhésion à leur groupe de ceux des Indépendants qui comprendraient, comme M. Théophile Diaz, que l'intérêt national doit l'emporter sur les considérations d'amitié personnelle et de gratitude individuelle.

L'excuse ou la justification de la conduite des Transfuges doit être cherchée ailleurs.

On peut la trouver, par exemple, dans les «sombres menaces» de situations anormales que leur indécision, assurément, pouvait rendre possibles.

Mais quelle accusation elles impliquent contre les politiques astucieux qui poursuivraient clandestinement de telles solutions!

S'il est vrai que M. M. Munilla, Lamarc, Echeverri et Munilla n'aient fait le sacrifice de leurs préférences que pour sauver leur pays de l'interminable fétide de M. Stewart ou de la dictature bâtarde de Jules Herrera, personne ne saurait leur en garder rancune, surtout en présence de «déclarations formelles et des engagements stricts qu'ils disent avoir obtenu de M. Borda en faveur d'un gouvernement sincèrement libéral, respectueux de la constitution et fermement résolu à faire une vérité du suffrage démocratique».

C'est en cela, et seulement en cela, que peut consister leur excuse. Il est superflu et il n'est pas sincère d'invoquer un prétendu vœu du peuple ou l'aveur d'une solution quelconque.

Le peuple n'est pas aussi accommodant; il n'est pas non plus aussi pénétré.

Il sait ce que valent les solutions quelconques et ce qu'il en coûte tôt ou tard aux États qui s'y résignent.

L'élection de M. Idiarte Borda n'est pas du reste une de ces solutions quelconques. Il est indubitable qu'elle inspire plus d'appréhensions que d'enthousiasmes, mais elle s'est produite dans des circonstances qui en atténuent les vilains côtés, et en faveur d'un homme dont la docteurie permet d'espérer, si son bonhérité politique est égale à son intelligence, un gouvernement réparateur.

Il n'y a pas à insister davantage sur un fait désormais acquis à l'histoire. Les récriminations seraient enfantines et les apologies restauratrices grotesques.

Le point important désormais, c'est que M. Idiarte Borda prouve par ses actes que son ambition ne fut pas sans proportion avec ses aptitudes.

Nul ne le souhaite plus sincèrement ni que nous, et nul ne devrait le souhaiter davantage que les représentants dont l'évolution lui a donné la victoire.

Si M. Borda gouverne sagement et honnêtement, comme il faut l'espérer; s'il sait donner le pas au mérite modeste sur l'intrigant superbe, s'il sait découvrir et appeler à lui les capacités que les adulateurs éloignent, s'il fait, en un mot, le bien de son pays, M. M. Munilla, Lamarc, Echeverri et Viana seront suffisamment justifiés...

Sinon, non.

## RÉSULTATS DE LA CONVERSION

On connaît aujourd'hui les résultats détaillés de la dernière conversion de rente effectuée en France. Cette conversion—nous la considérons avec une légitime satisfaction—est faite en quelques jours et avec le succès le plus complet, ce qui n'est pas un mince résultat quand on songe qu'il ne s'agit pas de moins de 305 millions de rentes et de 7 milliards de capital à convertir de 1 1/2 en 3 1/2 o/o.

Les demandes de remboursement se sont élevées seulement au chiffre de 40,000 fr. de rentes; c'est à dire que les rentiers ont parfaitement accepté la combinaison proposée par le Gouvernement. L'opération, enfin, s'est accomplie tout entière sans aucune espèce d'embarras et sans aucun sacrifice.

Il reste à savoir maintenant quelle sera l'influence du fait accompli sur l'ensemble des finances françaises et sur le mouvement des fonds publics.

Nous croyons que, à cet égard, il convient de ne rien exagérer, et qu'il serait téméraire de contester des espérances excessives.

La situation financière de la France, en effet, —il serait puéril de le dissimuler—est devenue depuis quelque temps beaucoup plus difficile qu'elle n'était dans ces dernières années.

Nous sommes en face de déficits compliqués très probablement de la nécessité d'augmenter certaines dépenses de grand intérêt public. Il importe de voir les choses telles qu'elles sont. Une réduction de 63 millions sur le budget de la dette est sans doute une précieuse ressource pour l'équilibre financier, mais c'est peu cependant pour les besoins actuels et, de divers côtés, comme nous le voyons déjà, on se précipite sur cette proie, qu'on restera-t-il pour rétablir notre balance budgétaire? Il importe, au contraire, qu'on soit très attentif à l'emploi qu'on en fera et qu'on comprenne bien que ce n'est pas dans la première année que l'effet s'en fera sentir.

Quant à l'influence de la conversion sur le marché, elle ne peut qu'être favorable. Le classement des nouvelles rentes est fait pour ainsi dire de lui-même. Pendant l'opération, les mouvements de la spéculation ont été à peu près nuls. Aujourd'hui qu'elle est terminée, elle ne laisse ni grosses affaires engagées ni règlements difficiles à régler. Il est très probable que les choses seront telles qu'elles étaient auparavant.

La 3 1/2 o/o deviendra, comme était la 4 1/2 à ses débuts, le fonds favori des épargneurs de famille, des grandes administrations, et même de la Caluso des dépôts et consignations, solidaires des caisses d'épargne. Dans ces conditions, il a chance de se maintenir à un niveau satisfaisant.

naturellement modéré par l'éventualité de sa disparition au bout de huit années; mais, par cela même, il ne pourra pas faire une concurrence bien sérieuse au 3 % perpétuel qui sera toujours, grâce à son élasticité organique, le préféré de la spéculation et le vrai remorqueur du marché.

Pour revenir aux rentiers ils pouvaient s'attendre à des combinaisons moins favorables. Pendant huit ans, ils touchent un demi pour cent d'intérêt de plus que les porteurs de 3 %, et peuvent espérer de voir leurs fonds se multiplier notablement au-dessus du pair. Ce sont des avantages très appréciables. Le Gouvernement de son côté réalise dans le budget de la Dette publique une économie annuelle de près de 68 millions; il pourra cette année même pour une durée de dix mois environ en retirer plus de 50 millions applicables aux insuffisances de l'exercice. Enfin pour la première fois dans l'histoire des conversions il réalise une aussi vaste opération sans augmenter le capital de la Dette.

## MENUS PROPOS

27 Mars 84.

Ne trouvez-vous pas qu'on abuse un peu des proverbes et de leur philosophie? Ne trouvez-vous pas surtout que chacun les interprète à sa façon et leur fait dire à peu près ce qu'il veut?

Exemple:

C'est sur cet aphorisme: «Qui veut la vie doit vouloir les moyens» que les anarchistes basent la légitimité et la logique de leur propagande par le fait.

Et c'est sur ce même aphorisme que nous nous appuyons quand nous demandons qu'on mette fin à leurs exploits, ou ne recule pas devant leur déportation en masse et la décapitation de leurs premiers rôles.

Qui veut la fin doit vouloir les moyens. C'est comme le sabre de Pradhomme, ou comme la lance des cavaliers de l'escorte présidentielle d'Herrera, qui peuvent servir également pour défendre ou pour égorger les institutions.

Les jolies horreurs que l'on pourrait commettre, en vérité, s'il suffisait pour se justifier ou assumer l'impunité de pouvoir invoquer un proverbe en sa faveur!

Croyez-vous, par exemple, qu'il suffise à un politicien pour excuser ses turpitudes de se mettre sous le couvert d'Ovide en rappelant le *Vide meliora proboque, deteriora sequor*?

Il y a pourtant de bons proverbes, de judicieux apophthegmes et d'honnêtes applications des uns et des autres.

Celui-ci, par exemple, qu'on trouve, je crois, dans l'Evangile: «Nul ne peut bien servir deux maîtres à la fois».

M. Idiarte Borda fera bien d'y réfléchir avant d'appeler M. Angel Brian au secrétariat de la Présidence, et M. Brian avant d'en reprendre la porte-plume.

On m'assure que parmi les hommes publics qu'on a eu l'intention de faire ministres, depuis que nous avons un président, plusieurs se sont dérobés à l'honneur qu'on leur offrait, objectant leur insuffisance, leur manque de préparation ou d'expérience.

Il faut louer cette modestie. Quand elle est sincère elle prouve le mérite. Si un homme dit souvent: «Je ne sais pas ceci, j'ignore cela, il y a des chances pour qu'il soit très instruit».

On louait fort, hier soir, dans un salon, les talents et le caractère de l'un des hommes dont il est le plus parlé pour un portefeuille dans le cabinet actuellement en gestation, de celui-là même dont le nom deville le plus de défiances.

Seul, notre ami L., qui est la bienveillance même, se taisait obstinément et refusait d'exprimer son sentiment sur le personnage.

Pourquoi?

C'est le cas de se souvenir que le silence d'un homme bienveillant permet de supposer qu'il ne pense pas le bien qu'on dit; qu'il ne dit pas le mal qu'il pense.

Un de nos confrères annonce qu'on se prépare à fêter gaiement, dans un grand banquet, le départ prochain pour l'Europe, d'un citoyen appelé à bas à de hautes fonctions.

C'est un cliché bien impertinent et qu'on employait, il y a peu de jours encore, à l'occasion du départ de l'assaut d'entr'actes de la Vie Officielle.

Gaiement est de trop dans cette formule.

Ne vous semble-t-il pas que si les amis de celui qui s'en va l'aimaient vraiment ils se monteraient moins gais à l'occasion de son départ?

Quel est donc le pensoir, qui a dit que le cœur ne vaît rien pour les fêtes d'adieu, et qu'il n'est bon que pour celles de rétorsion?

A moins pourtant qu'il ne s'agisse de la gaieté dont le divin champagne arroser ces fêtes.

Madame B. sortait l'autre jour de chez les jeunes époux C. T. dont l'installation est une des plus confortables et des plus réussies que l'on connaisse. Interrogée par une amie sur ce qu'elle a vu là:

— Ah! ma chère, quel luxe et quel goût! C'est merveilleux depuis la descente de lit jusqu'au

cabinet de toilette! Tout y est parfait tout y est beau!

— Et le mari?

— Ah! non, par exemple!... Mais c'est fait à l'aveul!

Bien nature, n'est-ce pas? ce dialogue.

Pensée.

## Epîtres confidentielles

A monsieur Vigil.

Vous êtes, monsieur, un grand docteur, un grand politicien, une étoile du premier grand degré de notre firmament parlementaire. Vous avez des inspirations, qui illuminent et des mots qui terrassent. N'est-ce pas vous qui avez trouvé cette épithète merveilleuse de journal *paranographique* pour une feuille qui, ayant le tort de trop occuper de la chambre, dont vous faites l'un des flambeaux avant de devenir l'une des torches de celle que nous voyons aujourd'hui?

Moi, admiration pour vous est restée depuis ce temps-là sans bornes fixes. *Crescit eundo*...

Elle est allée sans cesse en augmentant, comme l'impopularité de ce pauvre Jules.

Je ne croyais pas, cependant, qu'elle pût jamais prendre les proportions formidables qu'elle a acquises, depuis hier, c'est à dire depuis que j'ai lu, dans *La Tribuna Popular*, avec quel superbe dédain vous avez refusé de joindre votre signature lumineuse à celle de ces infortunés Munilla, Lamarc, Echeverri et Viana, qui ont cru les naïfs—devant montrer quelque souci de l'opinion publique et expliquer pourquoi ils passeraient à l'encontre le 20 mars dernier.

Ce trait complète votre physionomie politique et vous met vraiment au-dessus du reste des humains.

Il n'est pas d'esprit vulgaire, en effet, d'estimer que, quand on est représentant du peuple, par la grâce des polices, on ne doit à son pays aucune explication sur les actes les plus capables de l'intéresser.

Seul un grand caractère, mis au service d'une intelligence peu commune, peut arriver à une manifestation aussi transcendante de principes aussi nouveaux, dans nos démocraties routinières qui vivent encore avec ce préjugé suranné que le peuple n'est bon à autre chose qu'à être taillé et corré avec son morci ni pitié.

Et c'est pourquoi, moi chétif contribuable, pour qui c'est un honneur immédiat de payer au fisc, sous peine de l'amende ou de la prison, les taxes qui servent à rétribuer ces augustes services, je me permets de m'élever jusqu'à vous—pour vous féliciter et vous remercier, en même temps que je vous réitère l'assurance de toute la considération dont vous êtes digne.

(PP. d'un électeur de 33.)

LUCIEN.

P. S. — Veuillez à l'occasion parger cet hommage avec M. M. Varola et Nervo Perez Montero, à qui il serait injuste de ne pas réserver un socié à côté de votre piédestal.

L'attentat au Café Terminus.

LA JOURNÉE DU 13—AU CAFÉ TERMINUS—VISITE AUX BLESSÉS—CHERIEUX GARDIEN-POISSON—RENTÉE DE LA LÉGION D'HONNEUR—STÈNE ENOUVANT—SES ÉTATS-SERVICE—BRETOS AU DÉPÔT—NOUVEL INTERROGATOIRE—LES TÉMOINS—DÉTAILS RÉTROSPECTIFS SUR L'ARRÊSTATION—CYRISME!

On nous écrit de Paris, 13 février.

Le nouvel attentat anarchiste qui, hier, soir, est venu surprendre à Paris, est la continuation de la guerre sauvage déclarée par la secte à la société moderne; aussi l'émotion est-elle très vive. Au moment de l'ouverture des portes, une foule énorme envahit le café dont l'attention ne parait avoir, ainsi, que consacré la vogue; les traces des dégâts causés par la bombe ont presque toutes disparu; les chaises et les tables de marbre détériorées, ainsi que les glaces brisées ont été remplacées. A l'endroit où la bombe a éclaté, on remarque cinq lames de parquet en chêne toutes neuves, qui ont été placées ce matin.

Un des consommateurs qui se trouvaient, hier soir, attablés près de la porte d'entrée, M. A. Lévy, vient à l'instant à la même place, dès l'ouverture des portes. Il nous fait voir son chapeau haut de forme dont le bord a été troué par une balle; son veston est également abîmé par un débris de lingin. M. Lévy a été si étonné par la gravité, d'ailleurs à la jambe et au bras droit: «J'étais, nous dit-il, assis à cette table juste vis-à-vis de la porte d'entrée; je me levai à un certain moment pour prendre mon portefeuille dans la poche de mon pardessus, c'est alors que je remarquai qu'un individu qui venait de sortir, entra par la porte et se dirigea vers la salle où j'étais assis. Je ne pus alors distinguer la forme. Aussitôt, japerçus une sorte de cercle lumineux et une violente détonation retentit; je ressentis aussitôt des picotements aux jambes, j'avais été touché par des projectiles».

A 3 heures, au moment où nous quittons le café, les garçons s'efforcent à peine à servir tous les clients qui viennent visiter le théâtre de l'explosion. Sur le trottoir, l'affluence est toujours énorme et la circulation est presque impossible dans la rue Saint-Lazare. A l'hôtel, beaucoup

de voyageurs regardent la foule des témoins; aucun d'eux n'a quitté l'hôtel; ils ne manifestent que des sentiments de curiosité; mais nullement de crainte. Nous allons prendre des nouvelles de quelques blessés.

Le premier qui nous voyons, M. Delgado, demeure au n° 9 de la rue de Calais; dans un petit appartement au second, sur la 7<sup>e</sup> cote; nous frappons à sa porte et du fond d'un lit, il nous crie: «Entrez».

— Vous venez prendre de mes nouvelles, Monsieur. Je vous remercie beaucoup, mais je ne suis pas grièvement blessé; une balle m'a effleuré la cuisse sans pénétrer dans les chairs; elle n'a produit qu'une échymose un peu douloureuse. J'ai pu monter en voiture et me faire conduire chez moi, où, moi-même, j'ai pu me reposer. Il m'a recommandé un repos absolu de huit jours; avec ça, j'en suis quitte.

— Et en dehors de votre blessure, n'avez-vous pas été fortement secoué?

— Ah! par exemple. J'ai sauté sur ma chaise et j'ai subi un ébranlement très violent qui m'a provoqué des écoulements de la nuit.

Un jeune homme qui était près du malade et qui se trouvait au café Terminus, au moment de l'explosion, nous fait le récit qui suit:

— J'avais donné rendez-vous à M. A. Bana, que je ne voyais pas depuis longtemps, j'étais allé le voir, nous sommes allés au théâtre de l'Opéra; j'étais, il y avait 9 heures, précises, lorsque l'orchestre allaqua les premières mesures d'un menuet Louis XV, de Vivaldi. Je trouvais cette musique si jolie que j'allai, pris un morceau pour un morceau (j'en ai pris un autre, l'observation à voix basse, lorsque l'orchestre a joué de la musique qui se brise; c'est une lampe électrique qui, heurtée par l'engin, tombait sur une table et se brisait.

Aussitôt mes voisins se jetèrent pour voir la cause de l'accident; je fis comme eux; je fis environ dix pas dans la direction du bruit, puis la bombe, elle-même, éclata; il y eut donc une dizaine de secondes entre la chute de la lampe et l'explosion. Les consommateurs reculèrent avec un effroi facilement compréhensible; je fis ainsi reculé avec une extrême violence, vers une porte de sortie; un des battants de la porte vitrée était malheureusement fermé et résista à la poussée de la foule, mais les vitres se brisèrent et quelques personnes, à mes côtés, furent blessées par les éclats.

Dans l'affolement général, des femmes ont été foulées aux pieds, quelques-unes sont évanouies; d'autres poussaient des cris terribles; ce qui ajoutait encore au désordre, c'était la demi-obscurité dans laquelle on était plongé. Le café, après l'éclatement de la bombe, a été rempli d'une fumée épaisse et jaunâtre; l'électricité n'apparaissait que comme un soleil rouge à travers le brouillard. On était, en outre, un peu suffoqué par cette fumée qui vous prenait à la gorge.

Après avoir vu la scène, nous sommes allés, facilement, à payer nos consommations; je me suis levé, j'ai payé, j'ai pris mon chapeau, j'ai vu, depuis quelques minutes, sonner le garçon avec une pièce de 5 francs, pour solder et partir. Quand je suis rentré, dix minutes après, j'ai vu la pièce de cent sous sur la table, au milieu de verres en miettes.

— Et vous n'avez pas été blessé demandons-nous à notre interlocuteur.

— Si, mais par des coups de poing de gens qui, comme moi, étaient pressés de s'en aller. J'étais des autres blessés est, en général, satisfait.

M. Ernest Bordes, transporté à l'hôpital Beaujon, a été pansé ce matin; les médecins espèrent conjurer toute complication; M. Bordes des blessures profondes, aux jambes; Van Herwegen, transporté au même hôpital, est également dans un état peu inquiétant. M. Emmanuel, 21, rue d'Amsterdam, légèrement blessé à l'oreille gauche, ressent maintenant des bourdonnements qui le fatiguent beaucoup. Mme Emmanuel, qui a reçu trois blessures à la jambe gauche, sera guérie dans quelques jours, on ne craint aucune complication.

M. Deque, 99, rue de Home, atteint à la jambe et à la main droite, va bien. M. Gaffroy, 10, rue du Rocher, frappé d'une projectile au mollet gauche, n'a aucune conséquence grave à redouter. M. Herguez, opérateur de photographie, 9, rue de Calais, est légèrement blessé au pied; il peut vaquer à ses occupations. M. Edouard Courty, 28, rue de la Harquette, n'a pas cru devoir garder la chambre; il a reçu des plaies contuses, sans gravité. M. Michel, 43, rue Truffaut, communi aux postes, va tout à fait bien. Quant aux autres blessés, leur état s'améliore non plus aucune inquiétude et ils en seront quittes pour quelques jours de soins.

C'est par erreur que l'on avait annoncé, hier, la mort d'une femme; personne n'a été tué.

Le président de la République a envoyé le capitaine de Frégate Martin-Darbel prendre des nouvelles des blessures à l'hôpital Beaujon et du gardien de la paix Poisson.

Cette après-midi, à 2 heures, M. Lépine, préfet de police, s'est rendu aussi au domicile de Poisson, blessé par les deux coups de revolver qui l'ont tiré contre lui l'anarchiste Brelon pour lui remettre la décoration d'honneur.

Au domicile de l'agent, M. Lépine a été reçu par Mme Poisson en courtoisie de ses quatre enfants; elle a aussitôt conduit le préfet et les personnes qui l'accompagnaient dans la chambre à coucher où reposait son mari. Trépané, à la vue de M. Lépine, l'agent Poisson, en apercevant le préfet, s'est effrayé, mais, après avoir été rassuré, s'est effrayé aussitôt, le préfet, en lui montrant un gilet de chambre à l'effigie de son mari.

M. Lépine a traversé alors de chaleureuses salutations à son subordonné, puis il lui a annoncé qu'il était chargé de lui décerner une récompense au nom du ministre de l'Intérieur. Cette récompense, ajoute le préfet de police, est le ruban de la Légion d'honneur. Ce diant, M. Lépine tira d'un écri, la croix attribuée à l'agent Poisson, pour la remettre à l'agent et la lui épingla lui-même sur la chemise blanche dont le blessé était couvert.

En proie à une vive émotion, l'agent Poisson balbutia quelques mots de remerciements et sortit les mains qui lui étaient tendues. En se retirant, le préfet aperçut, étendu au chevet d'un lit, la tunique de l'agent, sur laquelle se trouvaient placées la médaille commémorative de Tonkin et la croix militaire de Camboège. Voilà, dit-il à Poisson, en désignant le ruban rouge attaché à la chemise du blessé, qui sera bien attaché à sa décoration; puis il a remis



500 fr. A Mme Poisson, pour les soins à donner à son mari.

L'agent L'Escaillon est, en effet, un ancien soldat qui a fait la campagne de Tonkin et du Cambodge et il avait été proposé pour la croix de guerre pour faits de guerre au cours de cette dernière expédition; l'état des choses était donc en faveur de Mme Poisson.

Après le départ du préfet, nous avons pu causer avec M. Poisson. Il nous a dit: «Si mes bontés ne m'avaient empêché de courir, j'aurais certainement pu rattraper Breton avant qu'il ait pu tirer toutes les cartouches de son revolver. Quand il a tiré sur moi les deux dernières projectiles dont son arme était chargée, j'étais à trois pas de lui.

«Je sentais atterrir et croyant que j'étais blessé à mort, je fis un dernier effort et sautai à la gorge du misérable, mon sabre à la main avec l'intention de le tuer; nous roulâmes tous deux sur la chaussée. Je lui mis le poignet de mon sabre sur la gorge, j'allais le lui enfoncer dans le cou quand mes collègues survinrent et m'arrachèrent Breton. D'ailleurs, à ce moment, je commençais à n'avoir plus ma connaissance.

Voici les faits des services de l'agent L'Escaillon: Julien Poisson, né à Paris, le 8 août 1860. Cinq ans de service militaire, appelé le 10 décembre 1881 et libéré le 16 mai 1886, se rendit dans le 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, où il avait obtenu le grade de sergent. Il était, tout d'abord, entré dans l'administration comme agent au 1<sup>er</sup> arrondissement; puis, en 1892, dans la brigade des voitures, puis, en 1893, dans la brigade des diligences. Poisson avait déjà, le 16 mai 1893, obtenu une gratification pour avoir maîtrisé un cheval emporté.

La blessure qu'il a reçue, bien que grave et douloureuse, ne met point ses jours en danger, surtout en raison de la vigueur de sa constitution. La balle, qui l'a frappé à la nuque, est venue se loger par ricochet entre deux côtes, a été extraite l'opération a parfaitement réussi.

A son arrivée au dépôt, Breton, après les formalités d'usage, a été immédiatement placé dans la cellule qu'il lui avait été affectée. Très calme, les lèvres contractées par un sourire. Il est allé directement à son lit, planche mobile comme celle du saut, qui était encore fixé au mur par ses crochets. Alors, comme s'il avait l'habitude de vivre dans les prisons et en connaissance à fond les coutumes, il se coucha sur le ventre, les bras croisés, en disant avec son accent faubourien: «Y a donc pas de draps ici! Puis il s'est mis à faire son lit sans demander d'autres renseignements. Il a fort bien dormi et s'est réveillé à 6 heures, au service anthropométrique et a été photographié par M. Berthelin. Mesurateur et photographe ne répondent à aucun des notes recueillies dans ce service et n'ont fourni aucun détail complémentaire. Breton restait Breton, à moins que de la province ne parviennent, d'un parguet, des renseignements qui lui aient fait connaître d'un jour nouveau le passé de ce terrible individu. Son gilet est fait, cependant, de telle façon qu'il pourrait laisser supposer qu'il a été acheté à Paris. Il est en serge noire. C'est un vêtement très porté dans certains milieux ouvriers.

L'identité du prétendu Breton sera fort difficile à établir, pour l'instant, il semble qu'un affaire, et son accent faubourien vient à l'appui de cette hypothèse, à un Parisien qui, depuis peu de temps, se serait réfugié en Belgique, où il serait venu tout exprès pour accomplir son crime longtemps prémédité. Hélas, comme on l'a vu, Breton n'a tout, il se moque des conséquences que pour débiter la question traditionnelle:

—Comment vous appelez-vous?  
—Breton, répond le prisonnier avec un sourire railleur.

—Est-ce bien là votre nom?  
—Ah dame! cherchez!  
—Où demeurez-vous?  
—Vous ne le savez pas.  
—Quel âge avez-vous?  
—Vingt ans!

Le commissaire insiste:  
—Est-ce bien votre âge? N'avez-vous pas déjà été à la conscription?  
—Et toujours la même réponse:  
—Voyons, lui dit le commissaire, vous êtes en sursis, maintenant on ne vous maltraitera pas, car vous n'avez rien fait.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

—Qu'il lui répond le soi-disant Breton, vous êtes malade, vous voulez me faire parler, mais je ne dirai rien. Quant à être malade, il est malade, mais il n'est pas malade, il est tout à fait bien.

## Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

## TIENDA NUEVA SIRENA

(LA SIRENA)

Calle Cerro entre Sarandí y Buenos Aires

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

## SASTRERIA DE A. LACASSAGNE Y C<sup>IA</sup>

EX-CORTADOR DE LA CASA DE DOMINGO LAMOLLE

Castumbres Francesas e Inglesas.

Especialidad en trajes de Amazonas.

Paños especiales para trajes de Marina y Libreas.

En vue des difficultés créées à tous par la crise et la rigueur sans égale de sa

prolongation, Messieurs A.LACASSAGNE et Cie, ont résolu de mettre leurs prix à la

portée de toutes les bourses et de toutes les classes de la Société pour l'achat

de vêtements des tissus les meilleurs et les plus fins de toute classe.

Quant au bon goût et au choix de ces tissus et à la coupe des

vêtements sortant des ateliers de Au Palais de l'Industrie

il suffit de rappeler que M. A. Lacassagne, a prouvé son talent

et son expérience ayant été coupeur de la maison de M.

Dominique Lamolle pendant de longues années.

Nous ne doutons pas que le public accordera sa

protection à cette nouvelle raison sociale, car il y

trouvera son propre avantage, vu la modicité

des prix indiqués ci-dessous et qui n'admettent pas de concurrence.

SECTION MARITIME

PAQUEBOTS - POSTE FRANCAIS

Messageries Maritimes

Le vapeur français.

Porteña

CORDOBA

CORDOBA

CORDOBA

CORDOBA

CORDOBA

CORDOBA

CORDOBA

CORDOBA

CORDOBA

CORDOBA

CORDOBA

CORDOBA

CORDOBA

CORDOBA

CORDOBA

## Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française

Union Française



# CARNE LIQUIDA

## (VIA DE LIQUIDE)

### Extracto Líquido

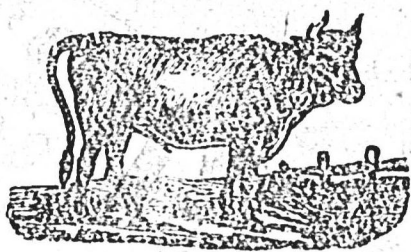
PTOGENO Y PEPTONIZADO

DEL  
DOCTOR VALDEZ GARCIA

FABRICADO

FOR

VILLEMOR Y VALDEZ GARCIA  
DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)  
Calle URUGUAY y Num. 275



### EN VENTA

EN LAS MEJORES FARMACIAS.

AGENTES GENERALES EN EL ESTRANGERO

G. Ortuño, Cangallo 1020, Buenos Aires.  
E. Avila, P. O. Box 3120, New York.  
Gregorio Ortuño, Piazza Campello, 8  
Genova.  
Ed. Michel, V. Elisabeth, Vézinet-Paris.  
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.  
Geo. Cushing y Ca., Londres.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.  
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.  
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.  
La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

300--COLONIA--300 ESQUINA OLIMAR

### Taller Mecánico de Carpintería

ASERRADERO Y TORNERIA A VAPOR

DE

CASTERAN Y Ca.

En este establecimiento especial en la construcción de puertas, persianas, escaleras a caracol, y casas de madera, chalets desmontables, se fabrican también: Anas de fermentación, boccos, y bordalesas para vino, de madera de Europa y del Paraguay.  
Barricas para envase de grasa para los saladeros y cajones de todas clases para el uso de las diversas industrias.

PRECIOS SIN COMPETENCIA

NOTA—La casa tiene siempre un surtido de dichos artículos.

Teléfono de los dos Compañías.

WILLIAM WICKLE Y Ca.

64--CERRO LARGO 64--MONTEVIDEO

Grandes depósitos de instrumentos

### DE AGRICULTURA

SEGADORA ATADORA DE HORNSBY

La Trilladora y Motor Hornsby

INTRODUCTORES DE: Hierros de todas clases, para errerros, carpinteros, etc., etc., como también: trantes y vigas de fierro para construcciones: Azulejos, Inodoros, tierra romana, etc.

Alambre para cercos, de acero y de fierro patente y media patente—Alambre galvanizado para telégrafos—Estiradores y piques de fierro. Fierro galvanizado para techos, ídem liso. Zinc de todas las clases y tamaños. Ollas de trapés, ollas y cacerolas estafas. Molinos sencillos, reforzados y remachados—Losa piedra labrada. —Pavimentos, vidrieras y cristalerías. —Cenizas de soda. —Seda caustica y variado surtido de artículos.  
Unicos agentes en el Uruguay de las máquinas agrícolas, industriales, etc. etc. de Ror Hornsby y Sons de Granham, Inglaterra.  
Portland marca legítima ELEFANTE.

### Gran Café -- Restaurant

DE LA BOLSA

73 ZABALA 73

Déjeuner et diner à la carte ou à prix fixe  
On reçoit des pensionnaires.

Grand dépôt d'Huiles Franches arrivées aujourd'hui.

Les dimanches matin «Charcuterie de Famille» Venta en détail.

A. GENNEVRAVE 16

### LE ROMAN D'UN SOUS-LIEUTENANT

En presencia de Straly, il ne saurait pas se contenir, et s'il finissait, ce serait une honra de plus tant qu'il resterait son débiteur.

Boé voulut attendre la fin de la journée pour rentrer chez lui, la réponse de Pontigné l'y prédisait sans doute. Quel soulagement, si la réponse était favorable! Il pourrait lever la tête s'il avait affaire, comme créancier à un loyal garçon qui lui donnerait du temps, à la place de cet Américain, bien plus marchand que gentelman.

Christian, en proie à sa poignante préoccupation, marchait sans but évitant les alentours du cercle, de crainte de rencontrer des virages connus; il ne pouvait plus penser à autre chose qu'à cet emprunt qui lui était nécessaire. Il longeait les quais déserts de l'esplanade des Invalides, il avançait toujours plus loin, encore

plus loin. Il gagna les jardins du Trocadéro et s'assit sur un banc, sous un massif d'arbres.

Le soleil rayonnait partout, éclairant joyeusement les corbeilles de fleurs, les bassins. Des enfants jouaient bruyamment, traînant de petites brouettes, lançant des toupies; ils se poursuivaient avec des cris de joie.

Christian les regardait se disant:

—Quand je pense que j'ai été ainsi et plus tard, j'étais heureux sans qu'un souci vint peser sur moi; il y a quelques jours encore, je trouvais l'existence si bonne, que je m'éveillais avec la joie de vivre et l'espoir d'un lendemain pareil. Et c'est moi qui suis là, à cette heure, seul, sur ce banc, n'osant regarder devant moi, où tout n'est que ténèbres. Ne penser à ma mère qu'avec un déchirement, et c'est à un entraînement inexplicable que je dois cet déroulement de mon bonheur, de ma confiance en l'avenir, du respect de ma dignité, car si je ne trouve pas d'argent, je suis perdu.

Le pauvre Christian sentit à cette pensée une douleur si violente au cerveau qu'il ferma les yeux et pencha sa tête sur sa main. C'était sans doute du nouveau le contre-coup de sa chute qu'il éprouvait ainsi. Il n'en était point remis, mais comment songer à son corps en ce

### Collège Franco-Anglais

85--CONVENCION--85

Enseignement primaire et commercial divisé en trois cours, d'après le système des Ecoles Primaires de France.

Directeur: LOUIS PARDES.

### BAÑOS DEL TEMPLO

DE AUGUSTO GEBELIN  
20--CANELONES--20

Casa especial para baños de todas clases

SERVICIO ESMERADO  
Precios sumamente módicos. Baños fríos o calientes sin ropas, 0.24 cts., id con ropa 0.30 cts. Puede visitarse el Establecimiento.

20--Calle Canelones--20

### BYRRN

VIN DE MALAGA

AU QUINQUA

de VIOLET frères

Almacén Marsollés  
MARTIN CATALAN  
25 DE MAYO 251--MONTEVIDEO

### Dr. HORMAECHE

Practica las inyecciones de sustancia viva segun el método Brown Sequard.  
131--18 DE JULIO--131

### HOTEL DE PROVENCE

TELU 222

Auguste Gebelin

GRANDES COMMODITÉS POUR VOYAGEURS  
On prend des pensionnaires à prix très modérés.

Nourriture et logement 1 plâtre 20 par jour.  
Salons pour familles—On porte à domicile.

A côté du Palais du gouvernement, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.  
CALLE DE LA 148, 150, 152, 154  
MONTEVIDEO

### COCHERIA

y Empresa de Pompas Fúnebres  
43--URUGUAY--43  
Calle central Nueva Cochera--1 Calle Lucas.  
Obes 4--Esquina Iglesias (frente al Molino)

### CARLOS SAIBENE

Este Establecimiento se recomienda por la prontitud en el servicio como por la modicidad en los precios.  
Servicio pronto a toda hora del día y de la noche, para lo cual la casa cuenta con un personal competente.  
Se alquilan carruajes de paso y se reciben caballos a pension.  
En Montevideo y Paso del Molino, Teléfono LA URUGUAYA num. 810. Servicio esmerado.  
Precios sin competencia

P. S. N. C.

PACIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY  
Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

Salidas sujetas a modificacion  
EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

### BRITANNIA

Capitan H. Brown

Saldrá el 4 de Abril de 1904

PARA

Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, Lisboa, Burdeos, Plymouth y Liverpool

### GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES

PASAJES A VIGO EN 3 CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA  
A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros  
EN TODAS LAS CLASES

Los vapores: LIGURIA que sale el 21 de Marzo; ORCANA que sale el 18 Abril y el ORELLANA que sale el 16 de Mayo seguirán directamente para Europa sin tocar en el Brasil.

Mientras exista cuarentena para las procedencias del Brasil, tanto este año como el que viene, cada alternativa vapor de Europa vendrá directamente desde Lisboa, sin hacer escala en puertos brasileños, a fin de evitar la cuarentena en el Rio de la Plata.

### WILSON SONS & Co. LIMITED

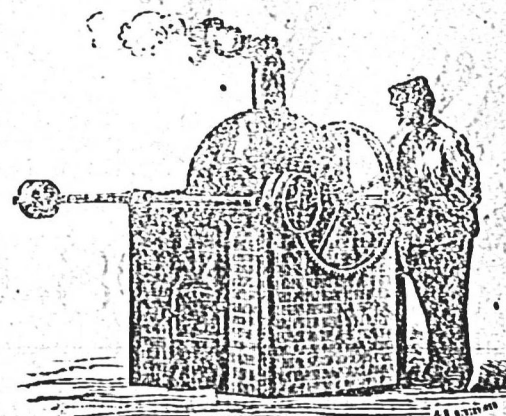
AGENTES EN

MONTEVIDEO Calle Solís 55 || BUENOS AIRES Reconquista 305

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

### DOS AMERICANOS

MARCA



REGIST. RADA

Elaboracion de café a vapor.—L'orrefaccion de café por el aire concentrado.  
Ventas por mayor y menor.  
Especialidad en cafés finos para familias.  
Economía de un 25 0/0.

CALLE ARAPEY N.º 196  
MONTEVIDEO

Telefono «Montevideo» número 610.

### Banque Française--L. B. Supervielle

232--RUE 25 DE MAYO--234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309--311

La Banca emet des traites à terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe. Sur Buenos Ayres, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil.  
Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie, et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentin, Brésiliens, Français, Anglais et de la Banque Nationale.  
LA BANQUE: Emet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de tonds publics, titres de cédos, etc., et les reçoit en dépôt pour l'encaissement des coupons et dividendes.  
fait des avances sur tous les fonds cotés à la Bourse.

### Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE

Montevideo et Buenos Aires

Achat et vente d'or et de titres.  
Paiements et encaissements sur les deux places.  
Et toutes opérations de Banque

La Banque est ouverte les jours fériés de 9 h. à 11 du matin.

En présence de Straly, il ne saurait pas se contenir, et s'il finissait, ce serait une honra de plus tant qu'il resterait son débiteur.

Boé voulut attendre la fin de la journée pour rentrer chez lui, la réponse de Pontigné l'y prédisait sans doute. Quel soulagement, si la réponse était favorable! Il pourrait lever la tête s'il avait affaire, comme créancier à un loyal garçon qui lui donnerait du temps, à la place de cet Américain, bien plus marchand que gentelman.

Christian, en proie à sa poignante préoccupation, marchait sans but évitant les alentours du cercle, de crainte de rencontrer des virages connus; il ne pouvait plus penser à autre chose qu'à cet emprunt qui lui était nécessaire. Il longeait les quais déserts de l'esplanade des Invalides, il avançait toujours plus loin, encore

plus loin. Il gagna les jardins du Trocadéro et s'assit sur un banc, sous un massif d'arbres.

Le soleil rayonnait partout, éclairant joyeusement les corbeilles de fleurs, les bassins. Des enfants jouaient bruyamment, traînant de petites brouettes, lançant des toupies; ils se poursuivaient avec des cris de joie.

Christian les regardait se disant:

—Quand je pense que j'ai été ainsi et plus tard, j'étais heureux sans qu'un souci vint peser sur moi; il y a quelques jours encore, je trouvais l'existence si bonne, que je m'éveillais avec la joie de vivre et l'espoir d'un lendemain pareil. Et c'est moi qui suis là, à cette heure, seul, sur ce banc, n'osant regarder devant moi, où tout n'est que ténèbres. Ne penser à ma mère qu'avec un déchirement, et c'est à un entraînement inexplicable que je dois cet déroulement de mon bonheur, de ma confiance en l'avenir, du respect de ma dignité, car si je ne trouve pas d'argent, je suis perdu.

Le pauvre Christian sentit à cette pensée une douleur si violente au cerveau qu'il ferma les yeux et pencha sa tête sur sa main. C'était sans doute du nouveau le contre-coup de sa chute qu'il éprouvait ainsi. Il n'en était point remis, mais comment songer à son corps en ce

(A suivre)